

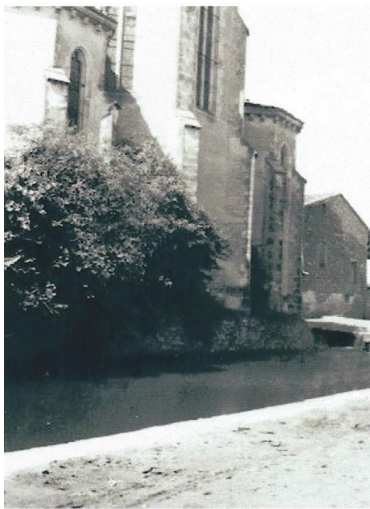


Autrescòps...

« Autrefois à Villefranche »...

LE CENTRE DU VILLAGE, LE CŒUR DE LA BASTIDE DE VILLEFRANCHE . (2^{ème} partie)

Un autre personnage habitait ce quartier, c'était « lo pelharòt » (le chiffonnier). Monsieur Caillon récupérait déjà tout ce qui était recyclable et en particulier les peaux de lapin dans lesquelles il insérait des pousses souples de noisetier qui aidaient à tendre les peaux pendant le séchage. Avec sa charrette à bras, il déambulait dans le village, balayait les rues, avec son balai de genêts, faisait déjà du tri sélectif, séparant le verre, le papier, les chiffons, les déchets. Les enfants en avaient un peu peur. Il faut dire que « les pépés et les mémés » menaçaient les petits enfants un peu turbulents, de les donner au « pelharòt ». Cela suffisait à « calmer les ardeurs », sans tarder.



Le fossé, derrière l'église.

Derrière l'église subsistaient deux fossés, datant du temps des fortifications. On les aperçoit ci-contre mais aussi sur les croquis, sur deux côtés de l'ancienne église. Ils avaient des multiples fonctions. Ils étaient alimentés par l'eau de ruissèlement et servaient de réservoirs d'eau. En cas d'incendie, les pompiers volontaires venaient y puiser l'eau pour remplir la pompe à bras. Les années de sécheresse, les eaux ainsi stockées permettaient d'arroser la prairie située en contrebas. Les fossés servaient d'abreuvoir pour les chevaux, les vaches et les boeufs du quartier. Ils accueillait les canards élevés dans presque toutes les maisons du centre du village. Paulette Mary, la fille de « Coufèlou », faisait traverser la route, à ses volatiles le matin, les conduisait ainsi que ceux de ses voi-

sines jusqu'au fossé. Elle venait les récupérer le soir. Les canards reprenaient alors sans difficulté, le chemin du retour, se séparaient du troupeau en reconnaissant la maison de leur propriétaire, traversaient, si nécessaire, à nouveau tranquillement la route nationale pour rejoindre leur logis. On n'a jamais signalé d'incidents majeurs ! Les automobilistes, certes peu nombreux, étaient-ils plus patients ? L'heure de passage du « petit train » devait, évidemment, être évitée !

En été, les fossés servaient aussi de base nautique pour les enfants et certains y faisaient de l'aviron assis dans des comportes avec des rames de fortune. En hiver, les fossés se transformaient en patinoire et de nombreuses générations y ont effectué des glissades spectaculaires dont on parle encore. Le froid devait être très rigoureux puisque la glace ne se fissurait pas sous le poids des patineurs. Une fois, pourtant, Claude Escadre raconte comment il avait retiré, in extremis, son petit copain tombé dans l'eau glacée.

Là, se situait aussi le « W C public » du village. En l'absence de réseau d'égouts et de sanitaires dans les habitations, ce « cagadou » petit cabanon très rudimentaire, en plein air, se déversant directement dans le pré au-dessous, était très fréquenté de jour et très tôt ou très tard, la nuit. On signalait sa présence en sifflant. pour éviter de déranger ou d'être dérangé !...C'était la coutume, dit-on !

Ce quartier un peu tranquille, à l'arrière du village présentait pas mal d'attraits pour les gamins qui aimaient bien s'y retrouver. Ils venaient y boire leurs premières bouteilles ou y fumer leurs premières cigarettes à l'abri des regards indiscrets et désapprobateurs. Raymond Escapfe est intarissable sur les séances de tirs aux pigeons qui faisait ressembler l'horloge à une passoire tant elle avait reçu des petits plombs. C'était aussi l'époque du feuilleton « Thierry la Fronde ». Donc, les garçons venaient s'entraîner à ce nouvel art et voulaient faire aussi bien que leur héros. Leur fronde, fabriquée maison, était réalisée avec des matériaux de récupération. Leurs essais, pourtant, étaient assez concluants, finalement, puisque, une fois, un lancer de projectile avait causé pas mal de dégâts à la ligne à haute tension et avait privé le village d'électricité, durant plusieurs heures.



L'autre fossé, côté MARPA.

Les fossés, finissaient par être pleins de vase, l'eau stagnante y était saumâtre. En 1960, au moment de la réalisation de la place de la Bascule, le conseil municipal a décidé de les faire combler avec la terre du jardin Gaubert. Quelques temps avant, un drame terrible avait coûté la vie à un jeune enfant âgé de 7 ans, habitant le quartier.

Revenons rue de l'Église ! Voilà maintenant le seul et unique vestige de la bastide : ce sont les



couverts soutenus par de gros piliers en bois massif qui ont plutôt bien résisté à l'usure du temps. Depuis des décennies, ce lieu abrite un café. Récemment, c'était l'Alambic et puis, actuellement, c'est « Le Charivari » qui occupe ces lieux chargés d'histoire. « Autrescòps », autrefois, tour à tour, le « Café David » puis le « Café Barthez » appelé aussi « Chez Madeleine », accueillait les clients. Ils se retrouvaient là, dans une ambiance conviviale, plutôt masculine, souvent dans la

Les couverts des deux côtés de la rue. cuisine, profitant de l'odeur agréable des bons plats qui mijotaient, comme le précise souvent Robert Barthez. Ils commentaient l'actualité autour d'un verre ou jouaient à la manille. Les souvenirs ne manquent pas. Madeleine était une très bonne cuisinière. Les jours de conseil de révision, elle recevait les autorités civiles et militaires et soignait particulièrement ses hôtes. Des repas de noces y étaient servis également bien que les salles ne soient pas immenses.

À l'origine, toute la rue comportait les mêmes genres de constructions, des deux côtés. Ces couverts permettaient de déambuler à l'abri des intempéries, de gagner un maximum d'espace vital, aux étages supérieurs mais aussi de réunir les citoyens en assemblées. Sur la photo de la page suivante, on peut voir qu'ils servaient de préau jusqu'en 1911, aux écoliers de la vieille école située bien sûr, rue de l'École, près de la mairie. Cette bâtisse abritait 2 classes : 1 au rez-de-chaussée, 1 à l'étage, une pour les garçons et une pour les filles, car les classes n'étaient pas mixtes.



Les enfants jouaient dans les rues attenantes. C'était leur cour de récréation. Les locaux étant trop exigus, la fête de Noël des élèves avait lieu dans l'auberge Fournier toute proche (maison Payraastre). Les instituteurs, quant à eux, logeaient dans la haute maison dotée d'un encadrement de porte assez ancien, face à l'actuel foyer de la mairie.

L'ancienne mairie démolie en 1967/1968 faisait un peu figure de forteresse, avec ses murs épais. Le secrétariat se trouvait

Cour de récréation près des couverts, rue de l'église.

à l'étage. En bas à droite, une grande salle servait pour célébrer les mariages, pour les élections, pour des séances de cinéma, pour les réunions publiques, pour le conseil de révision, mais sa destination première était la salle de justice de paix. Un « juge de paix », très belle dénomination dont les attributions étaient proches de celles du juge de proximité actuel, y remplissait sa fonction. Il rendait la justice s'efforçant de résoudre les conflits de voisinage qui opposaient les habitants du canton. Les plaidoiries étaient souvent cocasses, traitaient de menus larcins ou bisbilles entre voisins. Loetitia Durand se souvient que les audiences constituaient un véritable spectacle. Les Villefranchois allaient avec plaisir écouter les plaidoiries qui devenaient ensuite de gros sujets de plaisanteries et de risées, lors des veillées. Côté gauche, subsistaient les vestiges de quelques appartements et d'un cachot créé à la demande de la gendarmerie qui n'avait pas suffisamment de place disponible pour enfermer les petits malfaiteurs ou les personnes qui devaient être placées en cellule de dégrisement. Le conseil de révision faisait partie des moments forts de l'année. Les « jeunes de la classe », ceux qui avaient 20 ans dans l'année, y étaient convoqués pour faire le point sur leur état de santé physique, psychique. Ils étaient pesés, mesurés, auscultés par un médecin. Si les différents paramètres étaient satisfaisants, les jeunes gens étaient déclarés « bons pour le service » aptes à faire le service militaire. Si ce n'était pas le cas, ils étaient « réformés » ou « dispensés », donc exemptés de faire « l'armée ». Quelque soit le résultat, ces jeunes, par l'intermédiaire du « conseil de révision » intégraient le monde des adultes. Une grande réjouissance suivait, pour célébrer joyeusement et bruyamment l'évènement. Les souvenirs ne manquent pas. La nuit venue, sans bruit, les conscrits, jouaient des tours aux habitants du village, déplaçaient vases de fleurs, bancs, charrettes etc.. et les cachaient dans les endroits les plus insolites. Le matin, au réveil, les villageois avaient de belles surprises mais acceptaient ces plaisanteries de bon cœur. C'était la tradition !



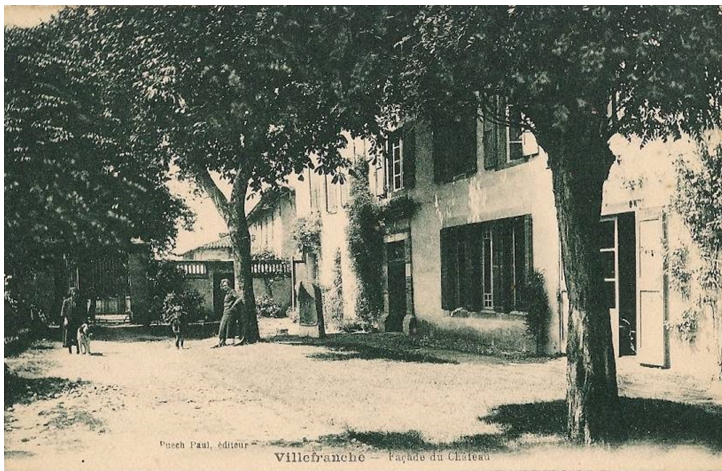
L'entrée de l'ancienne mairie.



Le château et son jardin.

Un peu plus haut, il y avait « Le Château », une grande bâtisse remaniée plusieurs fois mais construite sur l'emplacement historique du château fort. Il abritait deux unités d'habitation, avec de très grandes pièces. De vastes caves voûtées, d'immenses dépendances, un beau jardin d'agrément, un grand jardin potager, attestaient du passé sûrement conséquent de l'ensemble. En 1990 le château a été démoli pour laisser la place à la MARPA. D'après le Docteur Clermont

-Pezous, dernier propriétaire des lieux, les balustres de l'escalier monumental auraient vu monter de nombreux personnages illustres et en particulier le Cardinal de Richelieu qui, serait passé, au moins une fois, peut-être plus, par Villefranche, en août 1629, alors qu'il se rendait du Languedoc à Montauban. Il suivait en cela, cette voie antique très ancienne, connue depuis la nuit des temps, utilisée par les Celtes, les Gaulois, les Romains pour aller de Béziers à Cahors. Cet axe de communication successivement appelé route royale, puis nationale, ensuite impériale, de nouveau nationale 99 et enfin départementale 999, relie Aix à Montauban.



Le Château, côté jardin.



L'entrée du Château.

Le château ou plutôt cette grande « maison de maître » a été construite à la fin du XVI^{ème} siècle, par les Seigneurs Genton de Villefranche qui trouvaient le château féodal trop exigü. Ils l'occupèrent pendant près de deux siècles avant de quitter Villefranche, vers 1800, pour la Seigneurie de Mouzieys-Panens, à l'habitation moins humide. Ensuite des médecins s'y succédèrent : Jacques Roques (chirurgien), puis les familles Combes, Puel, Clermont et enfin Clermont -Pezous.



Le Château côté rue.